

—Eh bien, Fanchon la Princesse ne vout pas d'un paysan, elle est trop fière.

Le comte ébaucha un nouveau sourire.

—Ainsi, fit-il, elle n'a eu jusqu'à présent de préférence pour aucun jeune homme !

—Oh ! si ! oh ! si !

—Ah ! ah ! j'en étais sûr... Allons, racontez-moi cela.

—Il n'y a rien à raconter, mais tout de même on a bien cru à Saint-Amand qu'elle se marierait avec Etienne Denizot.

—Qu'est-ce qu'il est, cet Etienne Denizot ?

—Un paysan, monsieur le comte, un cultivateur ; mais il est le plus beau garçon du village et aussi le meilleur... Il est honnête et rangé et fort et travailleur.

La bossue avait prononcé l'éloge du jeune paysan avec un chaleur, une animation, qui frappa Maxime. Il était fixé. La pauvre aimait Etienne et était jalouse de Paule.

C'était vrai.

Mélie, être difforme, fille laide, méchante, vicieuse, aimait Etienne Denizot. Elle l'aimait avec rage, avec désespoir, et c'était cet amour qui avait donné naissance à sa haine farouche, implacable, contre la belle Paule que le jeune paysan adorait.

—M. Etienne Denizot a-t-il demandé Mlle Perard en mariage ? interrogea le comte.

—S'il l'a demandé ? Je le crois bien !... Tout le monde aurait voulu ce mariage, surtout la tante Françoise.

—Qui est-ce, cette tante Françoise ?

—Elle est morte ; c'était la grand'tante et la marraine de Fanchon.

—Et elle voulait ce mariage ?

—Je le crois bien !

—Pourquoi ?

—Dame, je ne sais pas bien.

—Est-ce que M. Etienne Denizot est riche ?

—C'est un des plus riches de Saint-Amand.

—Voilà la raison.

—Peut-être, mais il y a autre chose ; Etienne avait sauvé la vie à la vieille Françoise.

—Comment cela ?

—Dans un incendie.

—Ah ! dans cet incendie qui a détruit la maison des parents de Mlle Paule ?

—Oui.

—Mais c'est donc un brave que M. Etienne ?

—Oh ! oui, allez, monsieur le comte, c'est un brave, aussi tout le monde l'aime.

—Même Mlle Paule Pérard.

—Oh ! elle, pas tant que ça !

—Ah !

—Si elle l'aimait comme il mérite de l'être, elle ne l'aurait pas refusé.

—Ainsi M. Etienne Denizot a été refusé ?

—Tout net.

—Elle est donc bien difficile, Mlle Paule ?

—Fanchon la Princesse est une mijaurée, une orgueilleuse ; ça se croit cent fois plus que ça n'est. Ça ne veut pas être la femme d'un paysan !

—Vraiment ?

—Mon Dieu oui ; tenez, c'est un homme comme vous qu'elle voudrait ; un homme riche, noble, un comte... Oh ! l'orgueilleuse, comme elle serait fière de s'appeler comtesse !

—Mais déjà on l'appelle princesse.

—Oui, mais en se moquant. Il faut vous dire qu'il y a une prédiction.

—Une prédiction !

—Oui, monsieur, il paraît que dans le temps une sorcière espagnole a prédit au père Rouget que sa petite-fille deviendrait une grande dame.

—Voilà qui est étrange ! murmura le jeune homme.

Il reprit à haute voix :

—Je vous remercie des renseignements que vous avez bien

voulu me donner ; je m'intéresse beaucoup à M. Etienne Denizot, qui est un brave et charmant garçon, et comme vous je regrette que Mlle Paule ne veuille pas de lui pour mari.

—Mais je ne regrette pas ça, monsieur, répliqua vivement Mélie.

—Prenez garde, dit le comte en souriant, vous allez me faire croire que vous aimez M. Etienne, le meilleur et le plus beau garçon de Saint-Amand.

La pauvre disgraciée rougit jusqu'aux oreilles.

—Oh ! moi, fit-elle avec une profonde amertume, je n'ai pas le droit d'aimer et encore moins celui de me marier !

—Tout le monde a le droit d'aimer.

—Vous croyez cela parce que vous êtes beau ; mais si vous étiez laid, affreux comme moi, vous verriez.

Il y avait tant d'apreté douloureuse dans ces paroles que M. de Verdaine n'osa pas y répondre.

Il donna encore quelques pièces de monnaie à la mendicante et la quitta.

La cloche du château sonnait le dîner.

Mélie s'assit au bord de la route pour compter son argent.

Le comte lui avait donné quatre francs et douze sous. Jamais elle n'avait possédé une pareille somme.

—Il est riche et généreux, murmura-t-elle, bien sûr il pense à Fanchon, elle est si belle !... Ça serait drôle tout de même s'il l'épousait !... Comtesse, elle serait comtesse ! Non, ajouta-t-elle d'une voix sourde, je ne veux pas !...

Une pensée la fit tressaillir et elle reprit ;

—Pourtant, si elle épousait un comte, elle s'en irait de Saint-Amand et ça serait fini, Etienne ne penserait plus à elle.

Dans un accès de colère elle montra le poing au ciel, puis se mit à sangloter en murmurant :

—Laide, bossue, horrible, je ne peux inspirer que la répulsion et le dégoût !

Cette douleur était navrante et bien digne d'un sentiment de commisération pour la créature qu'elle torturait, si perverse qu'elle fût.

Oui, elle était perverse, Mélie la bossue, elle était perverse par nature, cette malheureuse déshéritée ; mais nous devons dire que ses instincts mauvais avaient été entretenus, développés et poussés à l'extrême par ceux-là même contre qui elle les exerçait.

Née d'un amour de passage d'une fille pauvre et d'un valet, elle avait été abandonnée à la charité publique, à cause de sa laideur.

Elle avait grandi n'entendant autour d'elle que des sarcasmes ; on l'avait constamment accablée d'outrages. Sa première enfance, cet âge qui devrait être sacré pour les plus cruels et les plus éhontés, n'avait même pas été respectée.

Pour elle, jamais une caresse, jamais un mot de pitié, elle avait subi tous les mauvais traitements qu'on inflige à un chien galeux.

Elle avait enduré la faim et la soif ; le froid l'avait engourdi sur les grands chemins ; souvent elle avait dû chercher sur des tas d'ordures de quoi apaiser sa faim.

Quand, par hasard, une âme charitable lui donnait sur du pain un morceau de viande ou de lard, il se trouvait toujours un mendiant plus fort qu'elle ou un enfant pour le lui arracher.

Les garnements du pays s'étaient plu à souiller son âme. Elle n'ignorait rien du vice. A elle on avait enseigné la haine du bien et du beau comme aux autres enfants on enseigne la haine du mal et du laid.

Quand, privée de toutes choses, elle avait ressenti le besoin d'aimer, quand la femme s'était réveillée en elle et qu'elle s'était vue un objet d'horreur pour tous, elle avait été prise d'un désespoir furieux.

Bien des fois, cachée dans quelque coin, elle avait assisté à des rendez-vous d'amour. Bien des fois elle avait entendu des discours amoureux. Et lorsqu'elle voyait des lèvres se toucher dans un baiser, elle se disait amèrement :